

SCIENCE VULGARISEE

Histoire d'une bouchée de pain

On lettres à une petite fille sur la vie de l'homme et des animaux.

LETTRE III

LA LANGUE

Avant de rien croquer, recueillons-nous un peu.

La bouche est la porte par où l'on entre. Or, à toute porte bien tenue il y a un portier. Et que fait un portier bien appris ? Il demande aux gens qui se présentent ce qu'ils sont, ce qu'ils viennent faire, et quand il leur trouve trop mauvaise mine, il ne les laisse pas entrer. Il nous fallait donc, pour bien faire, un portier de ce genre-là, logé dans la bouche, et nous l'avons aussi, Dieu merci ! Le connaissez-vous ?

Vous me regardez toute ébahie. Oh ! la petite ingrate qui ne reconnaît pas son ami le plus cher ! Réfléchissez un peu.

Eh bien ? Avez-vous deviné ?

Je vais vous le dire : le portier qui garde la bouche, c'est le sens du goût.

C'est lui qui fait si galamment les honneurs de la maison aux gens comme il faut, et donne si impitoyablement la chasse aux intrus. En d'autres termes, c'est sur ses indications que nous caressons amoureusement de la langue et des lèvres ce qui est bon à manger, et que nous crachons lestement et jetons à la porte ce qui est mauvais, en lui disant *pouah !* par-dessus le marché.

Je pourrais en dire bien du mal, de ce portier, si je voulais, et cela ne ferait pas trop l'affaire de bien des petites filles gourmandes que je vois d'ici ; mais je préfère commencer par en dire du bien, quitte à faire ensuite mes réserves.

Dans l'histoire que j'ai à vous conter, ma chère enfant, il y a surtout une chose qu'il ne faut pas perdre de vue, même quand je ne vous en parlerai pas : c'est que tout ce que nous allons rencontrer a été arrangé tout exprès par Dieu pour y loger notre être, comme une mère arrange un berceau pour y coucher son enfant. Il faut donc considérer tout cela comme autant de cadeaux que Dieu nous a faits, nous abstenir

d'en dire du mal, ne serait-ce que par respect pour la main qui nous l'a donné.

Il y a d'ailleurs un moyen bien simple de nous convaincre de l'utilité et de la convenance de chacun de ces cadeaux, c'est de voir ce qui arriverait si nous ne l'avions pas reçu.

Supposez, par exemple, que le sens du goût vous manque tout à fait, et qu'en mettant un morceau de gâteau dans votre bouche cela vous fasse juste autant d'impression que si vous le teniez dans la main.

Vous n'auriez jamais fait cette supposition-là, j'en suis parfaitement sûr, parce qu'il ne viendrait jamais à l'esprit d'un enfant que les choses puissent être autrement que Dieu ne les a faites.

Les enfants ont raison en cela, plus raison que les philosophes. Mais enfin, puisque nous y sommes, supposons toujours.

Qu'arrivera-t-il ?

D'abord vous mangerez du vieux gâteau moisi, sans plus vous en soucier que s'il était frais, et le gâteau moisi que vous n'auriez garde de manger maintenant parce que vous le trouveriez trop mauvais, le gâteau moisi est une nourriture malsaine, capable de vous empoisonner si vous en mangiez beaucoup.

Je vous cite celui-là, pour prendre un exemple, mais c'est un entre mille. Bien qu'en fait de choses à manger vous ne connaissiez guère que ce qui sort préparé des boutiques, ou de la cuisine de votre maman, vous concevez bien pourtant qu'il y en a beaucoup dont nous devons nous garder, parce qu'elles ne seraient rien de bon dans notre estomac, et que nous serions embarrassés bien souvent pour les distinguer, si le goût ne vous avertissait pas. Avouez que ces avertissements-là ont bien leur mérite.

Il y a, en effet, ceci de merveilleux, que *presque toujours* ce qui n'est pas destiné à servir de nourriture est trahi, en entrant dans la bouche, par son mauvais goût, et c'est encore là une belle preuve que Dieu a pensé à tout. Les médecines, il est vrai, sont mauvaises à la bouche, et il faut les avaler dans certains cas. Mais nous pouvons les comparer aux ramoneurs, qui ne sont pas beaux à voir, ni appelés à figurer dans le salon, et que les portiers des plus belles maisons laissent entrer pourtant une fois dans l'année, bien qu'en faisant la grimace, parce qu'on a besoin d'eux. Il faut de même laisser entrer quelquefois les médecines, malgré